

Georges Kokossoulas

In memoriam

L'écrivain grec, Georges Kokossoulas, auteur de nombreux ouvrages historiques sur Missolonghi, sa ville natale, traducteur en grec moderne de Roman Rolland (*La Neuvième symphonie, La vie de Ludvig van Beethoven*), musicologue et photographe, mémorialiste des années cinquante à nos jours, est décédé le 13 février 2019 à l'âge de 93 ans.

Ses nombreuses chroniques, publiées dans les journaux locaux, sont précieuses pour rendre compte d'un monde qui s'est enfui : une Grèce encore rurale, animée de petits métiers de rue, se souvenant de ses guerres de libération, associant cultures orientales et européennes, les unes pour la vie privée, les secondes pour la vie de l'esprit. Un de ses ouvrages, chronique de deux rues (la rue Trikoupis à Missolonghi et la rue Stadiou à Athènes), a été édité par les éditions Orizons sous le titre de *Deux rues plus loin c'était Missolonghi, puis Athènes*, dans une traduction française de Jean-Claude Delzenne (2016). Le titre grec était *K250853*, le numéro d'un ticket de cinéma d'Athènes, du 28 octobre 2008, ticket retrouvé, par hasard, dans une poche de veston, d'un cinéma qui a brûlé en 2012 lors de manifestations violentes contre les premières mesures de l'austérité imposée par l'Europe à la Grèce. La portée symbolique est évidente : fin définitive d'un monde pour un homme qui se savait âgé et que le souvenir du film projeté menait à d'autres souvenirs éclatés, ceux des années passées à Athènes, et plus éloigné encore, le temps imbibé d'odeurs et de saveurs, un temps révolu de chansons de rue qui survivaient de son enfance à Missolonghi.

Comprendre Missolonghi est une tâche difficile pour le lecteur

français. S'il a quelques connaissances historico-littéraires, il en repère l'importance avec le tableau de Delacroix (*La Grèce sur les ruines de Missolonghi* dont l'héroïne sert de pré-modèle à la *Marianne guidant le peuple*), avec des poèmes de Victor Hugo (recueil des *Orientales*), et s'il est anglophile, il saura que le poète romantique Lord Byron meurt de fièvre dans cette ville assiégée par les ottomans. À y regarder de plus près, il apprendra que ce fut la première ville à se révolter, que de nombreux intellectuels européens soutiendront cette insurrection au nom de la liberté. Missolonghi en tirera son épithète de « Ville sainte » (hiéra polis), où chaque année, le jour de l'indépendance (le 25 mars — fête nationale), le gouvernement grec envoie quelque ministre célébrer la fuite nocturne des derniers habitants (femmes, enfants, vieillards) vers les monts environnants, leur « exodos », l'illustre Sortie où beaucoup périrent. Mais, pour une conscience française moderne, cela semblera périmé, fera figure de vieilleries commémoratives, de nationalisme étriqué, de réminiscences officielles. Et de plus, les guerres d'indépendance de nos anciennes colonies nous ont rappelé que, comme les Ottomans, nous avons eu un empire, que des peuples soumis à cette emprise se sont rebiffés et nous en ont, parfois, tenu rigueur. Pire encore, Missolonghi est une ville oubliée des circuits touristiques, enfouie dans sa lagune et ses salines, sans le moindre reste de la Grèce antique qui en rehausserait la triste insignifiance.

Pourtant, et c'est tout l'acharnement de Georges Kokossoulas, tout le sens de son patient travail, penser Missolonghi, c'est accéder à ce que l'on nomme un patrimoine immatériel. Notion récente pour laquelle œuvre, par exemple, l'Unesco. À l'heure où tant de villes moyennes en France, en dépit de richesses historiques en tous genres (usines, bâtiments, modes de vie, traditions...) sombrent dans l'indifférence des politiques d'aménagement du territoire au profit de mégapoles aux banlieues insipides, Missolonghi peut présenter à

l'analyse un paradigme bien précis : à partir d'une dégradation économique-culturelle, comment user du déclin inévitable pour consolider un patrimoine immatériel ? Si l'Histoire est un cimetière de capitales, ensablées, englouties, effacées des cartes, il reste que certaines villes ont fait de leur déchéance annoncée et acceptée en haut lieu un enjeu de dépassement dans l'imaginaire et une ressource pour la créativité, de quoi leur donner un destin bien supérieur.

Missolonghi a une place à part dans la littérature grecque moderne : les noms des poètes Palamas, Drossinis, Mimis Libérakis, du dramaturge Malakassis, de la romancière Acacia Cordossi, pour y être nés et avoir célébré leur ville, et bien d'autres, l'ont placée au-devant de la scène intellectuelle. La ville était alors un port prospère, une lagune riche en poissons et en anguilles ; un train la reliait à Patras (dont l'attractivité l'a ruinée) ; les salines employaient bien des gens ; la ville symbolisait l'esprit de la Grèce ouverte au monde. Tout cela s'est effondré lentement. On peut le regretter, observer la mutation de la ville détruisant ses anciennes maisons basses, ses cabanes de pêcheurs ; on peut se dire qu'elle n'a préservé de son histoire glorieuse que son Jardin des héros où repose le poète Byron. Georges Kokossoulas parcourut en photographe les rues, cibra ce qui reste de son passé, vit ce qui demeure immuable comme la jetée de Tournida au soleil couchant, qui longe la lagune vers les eaux libres. Ce qui a survécu et a traversé le Styx de la modernité possède alors la beauté de ce qui surmonte la mort et aime la lumière. Son portfolio *Missolonghi 1830-1990* respire l'intensité de la paix architecturale et paysagère, expose les processions des écoliers rejouant, chaque an, le drame glorieux de la Sortie, laisse aux eaux de la lagune le devoir de varier ses infinis, redonne vie à des vues et des cartes postales d'une ambiance vénitienne, voit dans une circonstance le point de départ d'un poème ou d'une légende. Le monde actuel a pour ombre un monde disparu, mais surtout il est

devenu un fragment d'un ensemble à reconstituer. Des perspectives sont à inventer, dans l'intimité de la réflexion, pour des jours rendus possibles.

Dans ses livres de chroniques, où alternent reportages, souvenirs personnels, enquêtes historiques (tel le carnet de guerre de son père), l'intensité de l'émotion se tourne vers des habitudes sociales, un rythme de vie, des rencontres, des moments de deuil et des destins incertains. Dans *Deux rues plus loin c'était Missolonghi, puis Athènes*, le partage, entre Athènes et Missolonghi, est un chassé-croisé de sensations où une rue d'une de ces deux villes signale un aspect méconnu d'une rue de l'autre ville. Composition harmonique pour deux mélodies, d'autant plus naturelle que Kokossoulas était un mélomane, qu'il avait étudié la musique, joué de la guitare et surtout connaissait une multitude de chansons populaires, celles que l'on chantait dans les tavernes de son enfance, celles qu'il accompagnait dans sa jeunesse. Son oreille musicale lui faisait retenir des paroles d'un grec quasi perdu, et je me souviens, lors de la traduction de l'épopée épirote consacrée à Alipacha (voir *L'Alipachade* de Chatsi Sechretis aux éditions Orizons, 2013), lui avoir demandé le sens de mots absents de tout dictionnaire, et par le biais d'une vieille chanson, il le retrouvait et en donnait alors le sens. Il évoque aussi, dans son livre, la saveur de gâteaux que plus personne ne fabrique ; il pense au poète Mimis Libérakis qu'il a connu et dont la maison sans toit et envahie par un figuier jouxte la sienne ; il est le témoin des années d'occupation italo-allemandes et d'idylles inacceptées, il n'a cessé de dire et de montrer que l'usure du Temps donne aux êtres et aux choses une parure inestimable, une sorte de lustre qui les embellit et leur redonne une consistance encore plus soignée et heureuse. La nostalgie étouffe et éteint, mais le fait de retirer, pourrait-on dire, de la vase de la négligence (Missolonghi est une lagune aux boues thérapeutiques) un morceau du passé le rend

nouveau à nos yeux, lumineux de nouvelles couleurs prises à son séjour en dehors de nos préoccupations quotidiennes. Le destin de Missolonghi peut se réécrire, dans différentes directions, grâce au travail d'évocation aimante qui dirigea toute la vie de Georges Kokossoulas.

Il n'était pas un homme triste ; il souriait ; ses yeux bleus s'animaient. Je me suis souvent demandé si le pacifisme de son auteur de prédilection, Romain Rolland, ne rejaillissait pas en lui, par une sorte de mimétisme quasi physique. Il n'empêche que l'on éprouvait à le fréquenter un sentiment de paix et de bien-être.

À la suite de ses obsèques, des articles d'amis ont paru pour lui rendre hommage : Christos Vlakogiannis (professeur de musique), Photini Mylona-Raïdi (écrivain), Nikitas Philippopoulos (membre de la société des Assiégés libres) Sotiris Kotsopoulos (journaliste), Nikos Panagopoulos (écrivain), Théodoros Vlakopoulos (peintre), Giannis Théodopoulos (professeur de philosophie à l'Université d'Athènes), et bien d'autres (Nikos Cordossi, Photinis Tsitsoni-Kavagia...)

Mais il me reste à nommer son frère Cimon dont le dévouement m'a toujours paru exceptionnel. Une amitié fraternelle étonnante. Cimon et son épouse, Maria, avaient compris la grandeur d'âme de Georges Kokossoulas ; ils savaient en prévenir les attentes et les besoins ; ils aimaient ses goûts de collectionneur. Leur maison, commune sur trois étages, possède des trésors de livres, de vieilles gravures, de tableaux et de disques. Que Cimon et Maria sachent que, de France, nous les saluons de tout cœur et n'oublierons pas l'œuvre de Georges Kokossoulas !

Guy-R VINCENT

